

Jean Boucault - Johnny Rasse



Chanteurs d'oiseaux



**Le fabuleux destin de deux enfants
qui ont appris la langue des oiseaux.**

«Avec eux, on s'envole.» TÉLÉRAMA

«Fantastique!» FRANCE INTER

«Bluffant!» RTL



Chanteurs d'oiseaux

© Les Arènes, Paris-PUG, Grenoble, 2023
Tous droits réservés pour tous pays.

Les Arènes,
17-19, rue Visconti, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80

Pour découvrir nos nouveautés, rendez-vous sur notre
site arenas.fr.

Retrouvez les vidéos inspirées de nos livres sur la
chaîne YouTube «Les Arènes du Savoir». Et suivez-nous
sur les réseaux sociaux !



[@les_arenas](https://www.instagram.com/les_arenas)

Jean Boucault - Johnny Rasse

Chanteurs d'oiseaux

Le fabuleux destin de deux enfants
qui ont appris la langue des oiseaux

Les Arènes **PUG**

Avant-propos

Ce livre raconte notre histoire : celle de deux enfants de la baie de Somme passionnés par les oiseaux. Deux enfants qui ont développé très tôt un drôle de talent : celui d'imiter leurs chants, de dialoguer avec eux et de créer des ponts entre le monde des oiseaux et le nôtre...

Nous avons écrit ce livre ensemble mais séparément. Chaque chapitre donne le point de vue de l'un de nous. Nos voix se répondent. Pour vous aider à savoir qui tient la plume, nous avons choisi de mettre au début de nos textes un dessin d'oiseau : un goéland argenté pour Jean, un merle noir pour Johnny. Pourquoi ? Nous vous laissons le plaisir de le découvrir.

Jean Boucault  et Johnny Rasse 



Le goéland argenté

Debout sur une table d'amphi, je crie, je crie comme un goéland. Un goéland argenté ! C'est jour de bizutage à la faculté de pharmacie d'Amiens. Deux cent cinquante regards apeurés autour de moi et sur l'estrade en face une cinquantaine d'anciens, faluchés et déchaînés. Sur ordre, il a fallu trouver qui, parmi les premières années, criera le plus fort. Tout le monde y passe, et là c'est mon tour... Alors je crie, je crie à m'époumoner, d'abord en homme, puis de plus en plus fort, de plus en plus aigu, et les notes montent, et l'oiseau vient... Il décolle, je crie en goéland argenté, je hurle, je survole la foule...

Sauté ! L'assemblée applaudit sous l'approbation des juges. Me voilà nommé « mouette officielle », les connaissances ornithologiques des étudiants de pharmacie étant assez limitées. L'année devrait bien se passer. J'ai toujours eu un peu peur des hommes – enfin, des foules, plus précisément... C'est plutôt étrange car, chaussant du 47 et taillant un bon mètre quatre-vingt-sept dès la classe de quatrième, j'ai

toujours été celui dont la tête dépasse, pourtant j'étais bien incapable de me défendre. Paralysé dès qu'une situation s'envenime, ne sachant comment réagir, je ne redoutais rien de plus que cet instant. Cette fois-ci, c'est le goéland qui m'a sauvé... Mais qu'est-ce que je fais là ? Je vais devenir pharmacien comme mon père, alors que mon rêve était de soigner les oiseaux ?

Dans la rue, un rouge-queue noir chante, une bergeronnette grise lui répond, avec une fin ralentie, exactement comme la bergeronnette qui nichait dans la cour de récréation de l'école primaire d'Arrest, là où j'ai grandi.

Là où tout a commencé.



Les matins d'école

Pour moi aussi, l'histoire commence à Arrest. Un village de neuf cents âmes à cinq kilomètres à vol d'oiseau de la mer ; enfin la mer, plutôt la baie de Somme, car, chez nous, aller en mer c'est partir en baie de Somme. Ce petit bourg, entre bosquets et pâtures inondées, est traversé par un petit ruisseau nommé l'Avalasse qui se laisse survoler par les goélands le soir, répondant au chant des grives musiciennes, dialogue improbable entre terre et mer. Les anciens du village affirment qu'il y a fort longtemps les chevaux s'arrêtaient ici pour se restaurer avant de partir et de traverser le pays, une sorte d'arrêt en pleine transhumance commerciale d'antan. Le nom du village était trouvé : Arrest. Une place, une poste, une école municipale, une boucherie, un stade de football, un café à l'ancienne ; et une rue principale, la rue Catigny, avec sa pharmacie, la seule du coin.

À une rue de là, la grande croix verte clignote dans ma chambre d'enfant. Je m'endors angoissé, apeuré par les ombres et les fantômes de l'enfance, mais la

veilleuse verte stroboscopique m'aide à supporter le noir. Peu à peu, dans la canopée des arbres fruitiers de la cour, je perçois des murmures de plumes, de petits corps, d'ailes : les oiseaux m'apaisent et me permettent de trouver le sommeil. À mon réveil, je me hâte de les dessiner frénétiquement, et ces anges gardiens couchés sur le papier deviennent des offrandes pour mes parents. Chaque oiseau m'enchanté dans mon sommeil et me berce en éloignant de ses grandes ailes le nuage sombre de mes angoisses. Je dors et je me sens protégé, comme couvé par ces êtres que mon père semble aimer plus que son propre fils.

Mes tables suées, ma poésie apprise, je pars chaque matin avec ma mère et mon frère sur le chemin de l'école, à quinze minutes à pied. Ma mère est très fière quand, avec mon plus beau sourire, je salue d'un grand « bonjour, madame » la postière, puis la voisine, et les gens sortant du café ou de l'église.

Approchant des grands tilleuls de la cour d'école, je vois défiler tous les parents avec leurs enfants, à pied, en voiture, pressés, surchargés, timides, fiers... Des cris, des pleurs, et soudain trois claquements de mains bien sonores. Tous les enfants s'arrêtent et, comme de petites ballerines, se rangent face à leur classe.

J'adore cette école, mes instituteurs, les activités scolaires et les sorties en tout genre, particulièrement celles du parc du Marquenterre, à la Maison de l'oiseau... Je connais tout sur les oiseaux, c'est le moment où je peux enfin briller. Mais, chaque fois que j'essaie de le démontrer à mes copains d'école et

aux accompagnateurs, en répondant avec fierté que le tadorne de Belon est un canard au costume d'arlequin qui se cache et niche dans les terriers de lapin, une voix se lève à droite ou à gauche pour souffler : « C'est incroyable, Johnny est comme un oiseau ! Mais le fils Boucault est encore plus fort que lui... »

Comment est-ce possible ? Moi qui sais tout de ces oiseaux, leurs plumes, leurs couleurs, leurs chants, leurs becs, leurs attitudes... Mais les chuchotements venant du fond vont bon train : le fils Boucault, paraît-il, peut citer chaque nom de famille d'oiseaux, en français et en latin, il connaît les nouvelles nomenclatures des espèces et affirme être en contact avec les plus grands ornithologues de la région.

Je vois très bien qui est ce fils Boucault. C'est le fils du pharmacien. Il est immense à mes yeux et me dépasse de trois têtes. Il est plus vieux que moi de deux ans, et déjà en CM1. Il traîne toujours au retour de l'école avec son cartable vissé sur ses épaules comme un parachute.

Il passe parfois par le terrain de football en bas de chez moi. Il semble si gauche avec ses bottes en caoutchouc que son surnom était tout trouvé : Bottes en caoutchouc. Il ne fait pas de sport, traverse le terrain sans un regard, ne manifestant aucune envie de courir après un ballon... Alors que pour moi le football est synonyme de liberté, un moment de partage et de communion, des équipes formées à la volée, sans séparation par tranches d'âge, où nous pouvons nous confronter à des ados de seize ans. J'ai

la chance d'être doué, de briller et de me faire des amis grâce à ce sport.

19 heures, mon père est rentré du travail, l'odeur de la bergerie dans notre maison est proche de l'insupportable. Même si ma mère s'est affairée à envoyer le plus vite possible les vêtements de travail dans le panier à linge sale, rien n'y fait, le troupeau de moutons s'est imprégné dans les murs de la maison. Mon père est le petit salarié d'un riche propriétaire terrien possédant des bêtes, des terres, un château, et même un titre de noblesse. L'odeur de l'ouvrier agricole lui colle à la peau. Certains parleraient de l'odeur de la classe ouvrière, du labeur, de la pauvreté, mélange entre sueur, fatigue et animalité. Pour moi, c'est l'odeur du soir.